

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 9

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bon Germier, ne néglige point la seule chance de salut qui me reste.

Germier, avant de se rendre, souleva sa sœur dans ses bras; il essaya de la faire marcher, et voyant que c'était peine perdue, il tâcha de la porter, mais ses forces épuisées ne le lui permirent pas. Il se laissa donc vaincre par l'idée que la conservation de Marie pouvait dépendre de la sienne; il l'embrassa et lui assura que le jour du lendemain le retrouverait au même endroit. Lorsqu'il fut parti, la pauvre mère apprécia toute l'horreur de sa position. Seule au milieu de la montagne, avec un genévrier pour unique abri, elle s'y voyait exposée au froid, à la faim, aux bêtes féroces. L'infortunée prit le rosaire qu'elle tenait sur son cœur et implora celle qui bientôt devait tenir lieu de mère à ses enfants.

Jamais, dans ces fatales circonstances, les habitants des vallées n'ont manqué de dévouement. Lorsqu'on apprit à Cadiac le malheur de Marie, tous les cœurs se sentirent émus de compassion; et ce qu'il y avait d'hommes déterminés prit avant le jour le chemin de la montagne. Pour partir avec eux, Germier oublia sa fatigue. Ces braves gens, malgré leur courage, ne purent arriver au sommet de la Hourquette; il s'y passait un de ces spectacles affreux et sublimes, fréquents dans les Pyrénées.

On voyait un tourbillon chargé de flocons de neige se former à l'extrémité de la crête, monter en colonne vers le ciel, s'étendre comme une vague immense, puis retomber pour s'engouffrer en grondant dans les antiques forêts. Nos braves gens comprirent que c'en était fait de Marie et cherchèrent à calmer le désespoir de son frère, qui se reprochait de l'avoir abandonnée.

L'ouragan dura toute la journée; enfin, sur le soir, les vents tombèrent et le ciel recouvra sa sérénité. La gelée de nuit durcit assez la neige de la Hourquette pour que l'on pût la traverser. Germier était toujours à la tête; quoique n'osant plus espérer, son cœur le guida vers l'endroit où, trois jours avant, il avait laissé gisant la pauvre mère, et se trouva avec ses compagnons en face d'un tableau attendrissant. La neige avait couvert le genévrier, et, soutenue par les branches, elle s'était disposée en voûte à plusieurs pieds du sol; de chaque côté s'élevaient des parois de neige, laissant au centre un petit espace où l'on apercevait la jeune femme accroupie, pâle, immobile, comme une sainte dans une niche. Son frère se jeta sur ce corps glacé, le presse dans ses bras, l'arrose de ses larmes. O bonheur! un soupir s'échappe de cette bouche déjà fermée; Marie respire encore; des soins empressés la rendent à la vie; elle ouvre les yeux, demande ses enfants, et leurs innocentes caresses firent de cette infortunée la plus heureuse mère. On la transporta à Notre-Dame de Pène-Tailade, pour y offrir à la Vierge l'expression de sa gratitude. Dès lors, Marie Boucagnère fut appelée et s'appelle encore Marie Trouvée...

Le train de Valachie. — Si les nouvelles de Valachie ne viennent pas toujours très vite, elles sont parfois très amusantes, témoin ce qui suit: Le 31 décembre dernier, un train de voyageurs partit de Tekmin pour Bucharest; les mécaniciens, chauffeurs, chefs de train et tout le personnel avaient, par de fortes libations, fêté l'enterrement de l'année 1872. A la première station, on recommença, et les passagers se mirent de la bande: ce fut une succession de grogs, petits verres, etc. Nouvelle station, nouvelle ingurgitation générale de spiritueux, avec force toasts en l'honneur de l'année qui approchait, et ainsi de suite.

A Bucharest, à l'heure fixée pour l'arrivée du train, on ne voit rien venir; une heure, deux heures se passent, la nuit est arrivée. On télégraphie, on retélégraphie; on apprend que le train a passé enfin à l'avant-dernière station de son parcours, mais

qu'on n'a plus de ses nouvelles. Le chef de gare de Bucharest monte sur une locomotive à la recherche de son train. Au bout d'une demi-heure, on l'aperçoit faisant une halte en pleine campagne. On approche, on crie, pas de réponse. Lorsqu'on fut tout près, que découvre-t-on? Chauffeur, personnel, voyageurs, tous dormant, ronflant, ivres comme des Polonais.

Un jeune homme, employé dans un bureau d'affaires de cette ville, vient de recevoir d'un de ses amis de la campagne une lettre où nous lisons le *post-scriptum* suivant:

« Quand tu m'écritas sur une carte-correspondance, mets-la dans une enveloppe; notre facteur, qui est une mauvaise langue, n'a pas besoin de savoir nos affaires. »

Un étudiant en médecine passe un examen. Le professeur, l'interrogeant sur les différentes phases d'une maladie, lui pose cette question:

— Que feriez-vous lorsque la crise serait arrivée à son plus haut degré?

Le candidat réfléchit longtemps, passe sa main sur son front, et, ne trouvant aucune solution, répond carrément:

— Ma foi, monsieur, je vous enverrais chercher.

Une jeune femme lisait hier, dans un journal, une causerie sur les étoffes de deuil et le moment précis de leur emploi. Elle appelle son mari.

— Pourquoi, lui demanda-t-elle, porte-t-on de la laine pendant le grand deuil, et de la soie durant le petit?

— Ma chère, réplique le mari sans hésiter, on porte de la laine d'abord, parce que rien ne se refroidit plus vite que les grandes douleurs.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

DIMANCHE 2 MARS 1873

LES FILLES DE MARBRE

Pièce mêlée de chant, en cinq actes, dont un prologue.

EDGARD ET SA BONNE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures précises.

JEUDI 6 MARS (15 rep. de l'abonnement)

LE VOYAGE DE M. PERRICHON à la mer de glace,

Comédie en quatre actes, du théâtre du Gymnase.

BRUTUS, LACHE CÉSAR...

Comédie-vaudeville en un acte.

On commencera à 7 1/2 heures.

DIMANCHE 30 MARS, clôture de l'année théâtrale.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.